

MARTÍN SÁNCHEZ réel sous contraintes

Pablo Martín Sánchez

L'Anarchiste qui s'appelait comme moi

Traduit de l'espagnol par Jean-Marie Saint-Lu

Zulma / La Contre Allée, 608 p., 23,90 euros

Membre de l'Oulipo, Pablo Martín Sánchez revient sur la vie de son homonyme, un anarchiste espagnol condamné à mort en 1924.

■ Trois choses suffisent à définir un individu, explique Pablo Martín Sánchez dans *Diario de un viejo cabezota* (Journal d'un vieil entêté), son dernier livre (1) : un nom, un lieu et une date de naissance. Pablo Martín Sánchez, né le 18 mars 1977 à Reus : amateur de contraintes littéraires – il est devenu en 2014 le premier et, à ce jour, unique membre espagnol de l'Oulipo –, l'auteur a tiré de ces données rudimentaires le projet d'une trilogie romanesque dont le premier volume, *L'Anarchiste qui s'appelait comme moi* (2012), est récemment paru en français – après un recueil de nouvelles, *Frictions* (2) et le deuxième volume de la même trilogie, *l'Instant décisif* (3).

« Pablo Martín Sánchez » : bonne pioche. Scrollant sur Google, l'écrivain découvre, parmi « un cocktail de surfers, de joueurs d'échecs » ou de chauffards, un anarchiste qui s'appelle, donc, comme lui, condamné à mort en 1924 pour avoir participé à une tentative quelque peu foireuse d'invasion de l'Espagne, alors sous la dictature du général Miguel Primo de Rivera, par une troupe de révolutionnaires exilés à Paris. Les résultats de son enquête dépassent toute espérance : fils d'un inspecteur des écoles qui le trimbale dans l'Espagne misérable du début du 20^e siècle, Pablo Martín Sánchez assiste à l'une des premières séances du cinématographe à Madrid, survit par miracle à un duel (son adversaire a visé le cœur mais Pablo a le cœur à droite, du moins anatomiquement), traverse le monde bigarré des militants, des communautés et des journaux anarchistes espagnols des deux côtés des Pyrénées. À Paris, il travaille comme typographe dans l'imprimerie de Sébastien Faure. Arrêté après la calamiteuse expédition de 1924, il se défenestre sur le chemin qui le conduit au garrot – à moins qu'il ne soit parvenu à s'enfuir et n'ait survécu incognito dans un village de l'Ariège, ou, selon un dictionnaire anarchiste de référence, un camarade lui aurait rendu visite à la fin des années 1930.

De cette matière, Martín Sánchez tire un livre hybride, à mi-chemin entre le roman et le récit historique. La composition de *L'Anarchiste qui s'appelait comme moi* reflète cette double inspiration. Les chapitres numérotés en chiffres arabes retracent, jour après jour, voire heure

à heure, la succession des événements qui ont conduit son homonyme à s'enrôler dans le projet d'expédition en Espagne, jusqu'à sa condamnation à mort. Fût-il augmenté de traits romanesques, chaque épisode s'appuie sur des sources précises et commence par une citation en exergue, extraite d'un document historique. Parmi ces sources, trois écrivains jouent des coudes à l'avant-scène de l'exil : Vicente Blasco Ibáñez, Miguel de Unamuno et José Ortega y Gasset. En regard, les chapitres numérotés en chiffres romains reconstituent la biographie picaresque de Pablo depuis sa naissance, tels que la lui a rapportée sa nièce nonagénaire au cours d'entrevues mensuelles dans une maison de retraite du pays basque. À mesure que le cours des deux récits se rapproche, l'étau se resserre, écrasant peu à peu Pablo entre les mâchoires de l'histoire « avec sa grande hache ».

BIZARRERIE LATENTE

Les contraintes oulipiennes sont peu apparentes – moins, par exemple, que dans *Diario de un viejo cabezota*, où le nombre de pages que contient chaque chapitre (et écrites, autant que possible, en temps réel par l'auteur) correspond par exemple à la succession des décimales du nombre π , dont la mémorisation est un sujet récurrent du roman. Comme dans tous les livres de Martín Sánchez, leur seule présence suffit néanmoins à produire un effet de bizarrerie latente à la limite du remplissage, de métadiscours parasite et désinvolté à la Jean Échenoz et qui, comme chez ce dernier, tourne souvent à la franche cocasserie, quand ce n'est pas au récit de blague. (Toujours dans le *Diario* : on demande à Leopoldo María Pa-

nero pourquoi il n'a pas connu d'histoires d'amour à vingt ans, comme tout le monde – le poète répond : « Parce qu'à l'époque j'étais enfermé à l'asile de Reus, où les débilés mentaux me taillaient des pipes en échange d'un paquet de cigarettes. »)

Comme chez Georges Perec (sans doute l'inspiration la plus directe de Martín Sánchez), ces dispositifs secondent une méditation de fond sur l'histoire, mettant au jour les racines peu apparentes d'un présent aux contours labiles, et les rejets qu'elles lanceront peut-être dans le futur. Le tableau que, sans pathos aucun, *L'Anarchiste qui s'appelait comme moi* dresse de l'Espagne du début du 20^e siècle, rappelle ainsi au lecteur que, contrairement à la lecture idéologisante désormais de mise, la guerre civile espagnole n'oppose pas avant tout gauche et droite, nationalistes et républicains, mais, comme dans la Birmanie actuelle, un peuple affamé et asservi à une élite défendant ses privilèges ; tandis que, comme le montre subtilement *l'Instant décisif*, l'Espagne contemporaine s'ancre dans la violence et dans les renoncements de la Transition démocratique. Outre sa productivité, telle est peut-être, en effet, une conséquence thématique essentielle de la contrainte littéraire qu'en désarmant la subjectivité de l'auteur, en se désintéressant de son « sale petit secret », son exercice faisait naturellement remonter le réel. ■

Laurent Perez

1 La traduction française de *Diario de un viejo cabezota* paraîtra chez les mêmes éditeurs début 2023. 2 2011, trad. fr. J.-M. Saint-Lu, La Contre Allée, 2016. 3 2016, trad. fr. J.-M. Saint-Lu, La Contre Allée, 2017.



Pablo Martín Sánchez